

Valeur de connaissance du symbole : introduction à la discussion

Autor(en): **Luyten, Norbert**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Studia philosophica : Schweizerische Zeitschrift für Philosophie =
Revue suisse de philosophie = Rivista svizzera della filosofia =
Swiss journal of philosophy**

Band (Jahr): **24 (1964)**

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-883332>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

VALEUR DE CONNAISSANCE DU SYMBOLE

Introduction à la discussion

par Norbert Luyten

On m'a demandé d'introduire la discussion. Je dois commencer par avouer que je n'ai aucune compétence spéciale quant au thème traité. J'estimais que c'était plutôt une contre-indication. La douce persuasion de M. le Président a eu raison de mes scrupules. A défaut de compétence, j'aurai au moins l'avantage de proposer mes questions avec une certaine ingénuité. En philosophie, ce n'est pas nécessairement mauvais, puisque cela nous rapproche de l'étonnement, source de la philosophie, dont parlait Aristote.

Si on compare ce qui a été dit dans les deux excellentes conférences qu'on nous a présentées, on constate, à travers une structure et un développement profondément différents, une certaine unité de vues fondamentale. M. le Professeur Ott, à travers une réflexion sur des symboles bibliques, comme par des approches successives, nous a montré dans le symbole, une forme privilégiée de connaissance, surtout en ce qui concerne la connaissance du Transcendant. M. Piguet défend, au fond, la même idée fondamentale. Il le fait d'une façon plus systématique, plus explicite, je dirais presque plus engagée. Il n'expose pas seulement une conception: il défend une thèse.

L'accord fondamental entre sa conception et celle du Professeur Ott risque d'être masqué par une différence de terminologie, qui pourrait donner le change et faire croire qu'il est aux antipodes de la position de son prédécesseur à la tribune. M. Piguet parle d'une relation inversement proportionnelle entre la valeur de connaissance et la valeur d'être d'un symbole, alors que le Professeur Ott affirme que «Seinsfunktion und Erkenntnisfunktion des Symbols aufs engste zusammengehören». La divergence entre les deux positions est plus apparente que réelle. En effet, lorsque M. Piguet oppose valeur de connaissance et valeur d'être, il entend exprimer en français (d'une façon peut-être pas très heureuse) la distinction entre «erkennen» et «verstehen». Du coup, il devient évident que la «valeur d'être» d'un symbole, garantit (ou est même identique avec) sa valeur de Verstehen, ce qui est assez exactement la thèse du Professeur Ott.

A la lumière de ce qui vient d'être dit, il devient clair que les deux conférenciers convergent vers une même conclusion: la supériorité de la connaissance symbolique – c'est-à-dire de la connaissance par et dans le symbole – sur la connaissance abstraite, conceptuelle.

C'est sur ce point central que je voudrais vous présenter quelques réflexions critiques.

Le Professeur Ott a montré de façon positive la valeur de la connaissance symbolique, sans insister sur une critique d'autres modes de connaissance. M. Piguet par contre a défendu la valeur éminente de la connaissance symbolique, faisant en même temps le procès de ce qu'il nomme la «connaissance analytique». Je regrette un peu, pour ma part, que pour défendre sa thèse, il a forcé tant soit peu la note. En tout cas a-t-il simplifié le problème en le formulant dans une antithèse, qui tend à opposer la connaissance symbolique coïncidant avec l'être, à une connaissance toute formelle, vidée de tout rapport avec la réalité. Ne faut-il pas dire qu'entre ces deux extrêmes, il y a tout le domaine d'une pensée conceptuelle qui exprime des aspects de la réalité. Sans doute M. Piguet ne le nie pas. Mais sa critique de la connaissance analytique semble quand même viser la connaissance conceptuelle en la tirant un peu trop du côté d'un pur formalisme, vidé de tout vrai contenu. C'est là une exagération qui ne peut que nuire à une position nette du problème.

Dans le même ordre d'idées, j'aurais des doutes assez sérieux sur la possibilité de distinguer les «Vertretungs-» et «Real-symbole» de façon aussi marquée, que cela a été affirmé, surtout dans la discussion suivant l'exposé du Professeur Ott. La même chose vaut, en termes de M. Piguet, pour la distinction entre signes à valeur de connaissance et symboles à valeur de réalité.

Il me semble que la distinction entre les deux n'est pas si tranchée que les deux conférenciers semblent l'admettre. C'est pourquoi j'hésiterais à souscrire à la thèse de M. Piguet, dans sa forme presque cassante, ainsi d'ailleurs qu'à la position du Professeur Ott. Pour ne donner que quelques exemples très simples: on a classé les formes géométriques et les nombres dans la catégorie des signes ayant faible valeur de réalité. Cela semble évident. Et néanmoins, le cercle ne symbolise-t-il pas l'infini? Le triangle, la Trinité? Et que dire de la mystique des nombres, qui a une longue tradition derrière elle? Certes, il ne faudrait pas exagérer en sens contraire. Mais ces quelques exemples, ne nous invitent-ils pas à ne pas opposer les différentes

espèces de signes, de façon trop violente. Ce qui reviendrait à dire que le signe, même très formalisé, ne serait peut-être pas si loin de la réalité qu'on le pense. Et que, réciproquement, le symbole ne serait pas si étranger à la pensée conceptuelle qu'on veut bien nous le dire. Essayons d'y voir plus clair en réfléchissant de façon critique à la critique de la pensée analytique, développée par M. Piguet.

Je voudrais commencer en marquant mon accord fondamental avec une critique du rationalisme, qui prétend pouvoir exprimer adéquatement le réel en idées claires. Accord encore, avec la critique d'une pensée toute formalisée, dans laquelle le signe a purement et simplement supplanté le réel. Ce double refus, je le partagerais assez complètement avec les deux conférenciers.

Mais cela signifie-t-il que la connaissance «analytique» comme telle serait à rejeter?

Je ferais d'abord remarquer, par un argument «ad hominem» sans méchanceté, que la connaissance analytique et le langage y correspondant ne semblent pas être tellement dépourvus de valeur puisque c'est en se servant de ce langage que M. Piguet a défendu sa thèse. Paradoxalement, il s'est efforcé à nous montrer l'inefficacité de la pensée conceptuelle, en empruntant à celle-ci les instruments et la charpente de son argumentation. Je crois qu'il y a ici plus qu'un paradoxe facile. Si la chose est possible, n'est-ce pas que la cassure entre pensée analytique et symbolique n'est pas aussi nette qu'on le disait. Il est permis de le croire. J'irais même plus loin, et me risquerais à opiner que cette affirmation, malgré les apparences contraires, n'est pas si éloignée de la thèse de M. Piguet. En effet, à la fin de son exposé, celui-ci fait appel à la pensée analogique. Il serait évidemment illusoire de se baser sur cette seule expression pour arriver sous le couvert d'une similitude purement terminologique entre la connaissance analogique de M. Piguet et celle dont on parle dans la tradition philosophique, à un accord qui, en réalité, n'irait pas plus loin que les mots. Mais je crois qu'il y a ici plus qu'un rapprochement verbal. D'ailleurs, le Professeur Ott lui aussi, après avoir cité un texte – malheureusement pas très limpide – de K. Rahner, dans lequel le symbole est rattaché, dans son fondement ontologique, à la doctrine scolastique de l'analogie de l'être, constatait, malgré des réserves sérieuses, une parenté fondamentale entre ses vues et celles du P. Rahner. Tout ceci ne nous permet-il pas de soupçonner à travers des oppositions réelles – qu'il ne s'agit pas de minimiser –

une parenté tout aussi réelle avec la doctrine de l'analogie de l'être, d'origine aristotélicienne, prolongée dans la scolastique, malheureusement méconnue ou dénaturée par une scolastique nominaliste ou rationalisante, mais redécouverte aujourd'hui. Je verrais, dans cette doctrine bien comprise, deux éléments qui me semblent du plus haut intérêt pour le problème qui nous occupe.

Et d'abord, pour la doctrine de l'analogie de l'être, notre connaissance est d'emblée posée dans une perspective d'être, c'est-à-dire dans un horizon de totalité. En effet, la notion d'être n'est pas un concept analytique comme les autres, signifiant tel ou tel contenu bien délimité et détaché du reste. Puisque tout est saisi comme être, la notion d'être débouche de soi sur le tout, est saisie de totalité. Toute conceptualité prend sa valeur significative au sein de cette perspective de totalité. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre la thèse scolastique classique du «ens primum cognitum». Non pas que le contenu «être» soit historiquement le premier contenu thématique et explicite de notre connaissance. Mais dans toute connaissance, de la plus primitive à la plus élaborée, il y a cette visée d'être comme élément fondamental, et, en ce sens, premier. Ceci me semble extrêmement important face aux réflexions critiques, adressées par M. Piguet à la connaissance analytique. Ces critiques qui valent parfaitement pour une pensée nominaliste ou rationaliste, tombent à faux lorsqu'on les adresse à la pensée analogique de la philosophie scolastique. Je dirais volontiers que pour cette conception – comme d'ailleurs pour toute vraie intelligence de notre connaissance – une connaissance purement analytique est une contradiction dans les termes. Toute connaissance est toujours synthèse. Si, comme M. Piguet l'admet, la pensée et le langage humain sont dominés depuis des millénaires par la pensée conceptuelle, c'est que celle-ci n'est pas si analytique – et donc si inadéquate – qu'il le croit. Autrement dit: si nous nous fions tellement à la pensée analytique – c'est-à-dire conceptuelle – c'est qu'elle se meut toujours déjà dans un horizon de synthèse. L'analyse n'est possible que parce que la synthèse est toujours déjà assurée d'avance. Si les concepts peuvent exprimer des réalités déterminées, c'est qu'ils en découpent les contours dans une étoffe de réalité, toujours déjà présente dans chaque contact connaissant (au plan intellectuel, évidemment) avec n'importe quelle réalité. C'est pourquoi à partir de n'importe quelle signification particulière, il y a toujours moyen de rejoindre la totalité, puisque les significations

particulières ne nous sont jamais données que sur cet horizon de totalité, dans lequel elles viennent s'inscrire, et à l'intérieur duquel elles cohèrent.

C'est le tort de la pensée rationaliste de croire qu'il y a réversibilité complète entre l'analyse et la synthèse. La synthèse précède et déborde toujours l'analyse, et ne peut jamais être adéquatement saisie à travers cette dernière.

C'est ce qui fait le dynamisme profond, que rien n'arrêtera jamais, de notre connaissance. Ou, pour l'exprimer en termes plus réalistes: le réel ne peut jamais être parfaitement reconstitué à travers des concepts, c'est-à-dire ne pourra jamais être adéquatement saisi ou exprimé dans une pensée analytique. Ceci, ne rejoint-il pas de façon frappante une des préoccupations majeures de mes deux devanciers à cette tribune? Pour ma part, je le croirais.

Ceci d'ailleurs m'amène à une deuxième constatation, que j'ai déjà mentionnée en passant, mais sur laquelle je voudrais insister davantage.

Les significations – concepts – se révélant toujours à l'intérieur d'un horizon, sont nécessairement reliées entre elles. Et c'est là, à mon avis, que l'on peut trouver le fondement ontologique de la possibilité du symbole. On a relevé l'aspect relationnel – le *Verweischarakter* – du symbole, qui, à travers sa saisie nous rend présent une réalité qui le dépasse et le déborde. D'où le symbole tient-il cette possibilité de dépassement? N'est-ce pas, en dernière analyse, parce que la réalité du symbole est ontologiquement reliée à tout un contexte de réalités, non pas par une pure relation de surcroît, ou par une décision arbitraire, mais par ce qu'elle est en elle-même. C'est ce que la doctrine classique de la relation transcendantale a tâché d'exprimer. Toute réalité, n'importe laquelle, dit toujours déjà une référence à plus qu'elle-même, puisqu'elle n'est elle-même que dans un contexte de réalité, auquel elle est reliée de par son être même. Les preuves classiques de l'existence de Dieu, dont on a dit tant de mal, et que l'on a surtout si mal comprises, ne sont, au fond, pas autre chose qu'une mise en valeur technique de ce «*Verweischarakter*» que contient chaque être par rapport à sa source.

Ces preuves, qui dans leur expression technique peuvent nous apparaître comme des formalismes abstraits, bien éloignés de la réalité, sont plus proches des symboles du Professeur Ott qu'on ne le croirait à première vue.

Il est évident – et heureux – que l'Écriture n'emploie pas une dialectique si austère que celle des preuves de l'existence d'un Être absolu, pour nous mettre en présence de la réalité vivante de Dieu. Néanmoins, elle emploie le même procédé fondamental, en se basant, non sur des notions techniquement décantées, mais sur des expériences concrètes, qui n'ont pas été dépouillées de leur résonance affective et émotive, et qui, par là même, sont plus proches de cet horizon de réalité et de totalité dont nous parlions. Notons seulement en passant, que cette richesse affective et émotive ne nous condamne nullement à la subjectivité, comme on a trop coutume de le penser. En effet, cette dimension affective est, elle aussi, une dimension de réalité, qui en manifeste mieux que des concepts, la plénitude et la richesse.

Or, il me semble que c'est le propre du symbole de nous faire coïncider, à travers une expérience concrète, avec une réalité plus grande, plus mystérieuse que nous arrivons difficilement à exprimer en concepts. Dans ce sens, nous communions davantage avec la réalité, surtout avec la réalité transcendante de Dieu, à travers des symboles, qu'à travers des concepts, si techniquement parfaits soient-ils. Je rejoindrais ici, je pense, ce que le Professeur Ott a dit sur les caractéristiques du vrai symbole, plus spécialement son caractère irremplaçable (*Unersetzlichkeit*), sa dominance par rapport à l'étirement du temps en passé, présent et futur. J'estime également rejoindre dans ce que je viens d'exposer, ce que M. Ott a nommé de façon si heureuse la «*Unkonturierte Konkretheit*» du symbole, qui le place entre le «*Konkrete Einzelding*» et le «*Generell Abstraktes*».

Il serait toutefois illusoire, à mon sens, de vouloir supprimer, comme semble vouloir le faire M. Piguet, toute distance entre le symbole et le symbolisé. S'il y a toujours, ontologiquement fondé, relation entre le symbole et ce qu'il symbolise, il n'y a jamais coïncidence pure et simple. Une certaine «distance» me semble même constitutive du symbole : c'est identiquement son «*Verweischarakter*». Ceci d'ailleurs – et c'est important dans le cadre de notre discussion – affecte nécessairement la connaissance symbolique d'une dimension analytique, qui ne saurait jamais être complètement dépassée.

Notre pensée tend à épouser le réel, et ne peut le faire qu'en s'installant dans l'horizon de totalité, qui est précisément un horizon de réalité. Mais, cette totalité est articulée, structurée, ontologiquement. Nous ne pouvons atteindre ces articulations qu'en les thémati-

sant, c'est-à-dire en les conceptualisant. C'est la justification, en même temps que l'avantage, de la pensée conceptuelle.

Mais c'est l'avantage tout aussi indéniable de la pensée symbolique, de nous donner un accès privilégié à la cohérence intime du réel. C'est là sa valeur éminente de connaissance, qui prend toute son importance, lorsqu'il s'agit de nous mettre en présence de la Transcendance, dans son mystère inaccessible à nos concepts univoques.

Notons pourtant qu'à côté de ces concepts univoques, la grande tradition scolastique connaît les notions analogiques qui, tout en appartenant au registre de la connaissance conceptuelle, n'en partagent pas le caractère analytique. Ce sont des notions qui réunissent pour ainsi dire en elles les avantages des connaissances conceptuelle et symbolique à la fois. Il n'est pas possible, dans le cadre de cette intervention, de faire tout un exposé sur cette connaissance analogique au sens le plus fort et le plus ontologiquement valable du mot. Faisons simplement remarquer que, pour nous communiquer les vérités les plus fondamentales concernant la réalité transcendante de Dieu, les Ecritures ont recours, avec une certaine prédilection, à des notions de ce type. Le Père et le Christ sont *Un*; le Christ est la *Vérité*; Dieu est *Esprit*; Il est *Amour*; sa *Volonté* est sainte. Il serait facile de multiplier ces exemples; le message chrétien par là dépasse la connaissance par symbole, aussi bien que celle des purs concepts univoques, pour exprimer la transcendance divine dans des notions à portée transcategoriale ou transcendantale (et donc non analytiques au sens strict du terme). Car si la connaissance conceptuelle univoque nous enferme dans des limites trop étroites pour pouvoir signifier la totalité et la transcendance, les symboles, eux, restent trop ancrés dans le monde sensible pour rendre présente de façon suffisamment adéquate la réalité suprasensible du Dieu transcendant.

Mais il est temps de mettre fin à ces considérations. Elles sont loin d'être exhaustives. Si, au moins, elles ont pu faire entrevoir, à travers les divergences qui nous séparent, une direction commune dans la recherche de la vérité, je n'en serais que trop heureux.